

LES CLÉS DU GARDIEN

COMMENT QUALIFIER LE RÔLE DE FABIEN BARTHEZ

en équipe de France ? Il n'est pas entraîneur adjoint. Il n'est même pas entraîneur des gardiens, puisqu'il n'en a pas le titre et qu'il réfute ce terme. Il se voit plutôt comme un grand frère qui fait profiter les autres de son expérience. Joueur, Barthez était inclassable. Il échappait aux canons traditionnels du poste et se laissait guider par ses envies et son inspiration.

Membre du staff des Bleus à ses heures perdues, il a gardé cette originalité qui faisait son charme et sa force. Il n'a aucun diplôme et fonctionne à l'instinct. Il vient donner un coup de main à son ami Laurent Blanc lorsque sa nouvelle passion pour le sport automobile lui en laisse le temps. Sans doute ne pouvait-il pas refuser son aide à quelqu'un qui a si souvent embrassé son crâne. Il semblerait que ses émoluments irritent certains dirigeants de la Fédération. Pourquoi pas...

Un salaire, ça peut toujours se discuter, mais l'intérêt d'avoir un Barthez dans son écurie, ça ne se discute pas. Lloris, Mandanda et Carrasso ont de la chance de bénéficier des conseils d'un monument pareil. Car, si sa présence est irrégulière, sa volonté de transmettre est réelle. Elle transpire dans l'entretien qu'il a accordé à *France Football*, où la tendresse qu'il éprouve pour ses « petits frangins » ne l'empêche pas de distiller des jugements sans concession.

Aujourd'hui, il faut bien le crédit d'un Barthez pour pointer les rares défauts d'un Lloris. Quelques séances avec le divin chauve valent sûrement quelques saisons avec des adjoints authentifiés. Alors, plutôt que de se focaliser sur ce qu'il prend, il conviendrait déjà de mesurer ce qu'il apporte. D'autant qu'un champion du monde qui enfile le survêtement, même à temps partiel, ce n'est pas si courant. Dans la confrérie de 98, on trouve beaucoup plus de consultants que d'hommes de terrain. C'est un choix honorable, personne n'étant tenu de rester dans le service actif. Mais c'est aussi un choix moins exposé. Certes, un champion du monde ne remet jamais son titre en jeu, surtout pas dans sa deuxième vie. Mais s'il retourne au feu, il risque d'y laisser un peu de son image et de sa réputation. Le football français peut se féliciter de l'investissement d'un Blanc ou d'un Deschamps, les seuls héros de 98 à diriger des formations de haut niveau. Il ne doit pas sous-estimer les contributions plus modestes d'un Barthez ou d'un Boghossian. Et si, demain, Zidane et Vieira, qui occupent des fonctions de dirigeants, respectivement au Real Madrid et à Manchester City, réintégraient d'une façon ou d'une autre le giron national, il s'agirait de leur réserver le meilleur accueil. Un titre, aussi prestigieux soit-il, n'ouvre pas toutes les portes. Mais il ne faudrait pas que des débats bancals découragent les bonnes volontés. ■

« Un salaire, ça peut se discuter, mais l'intérêt d'avoir un Barthez dans son écurie, ça ne se discute pas. »



Entre Blanc et Barthez, la confiance règne.

d'abord mon corps, puis ma gueule et mon nom. Sur le marché, cela a un prix. Si c'était pour les ronds, encore une fois, j'aurais accepté le rôle d'entraîneur qu'on m'a proposé. J'ai refusé. Je peux donc regarder M. Le Graët droit dans les yeux. Je ne nourris aucune animosité à son égard, et vice versa. Je le respecte, on se connaît depuis quinze ans. Récemment, il m'a dit qu'il "m'aimait bien". Il continue de me vouvoyer, c'est important. Maintenant, il n'est pas seul... Là-dedans, il y a un peu de politique, un peu de sport. Nous, on s'occupe du sport. Le reste, basta!

C'est Raymond Domenech qui vous a mis le pied à l'étrier ?
Oui, j'étais en vacances en Corse quand lui et Bruno Martini, le coach des gardiens, m'ont téléphoné. Je leur ai dit non. Peu de temps après, il m'a demandé de venir voir, de "sentir", de prendre la température. Quatre ou cinq mois plus tard, je suis allé à Clairefontaine passer quelques après-midi.

Vous avez hésité ?
Non, je voulais savoir si les gardiens étaient d'accord avec cette décision. Il m'a répondu que c'était lui l'entraîneur et que c'était donc à lui d'en décider. Je lui ai rétorqué que ce n'était pas comme ça que je l'entendais, que je voulais savoir si les joueurs étaient demandeurs et disposés à ce que je vienne. **S'ils avaient été hésitants, je serais resté chez moi, car ça n'aurait servi à rien. J'allais perdre mon temps et eux, le leur.** Je souhaitais un échange naturel, une complicité pour que les uns et les autres se livrent sans arrière-pensées. Et j'ai prévenu Raymond : "Je leur demanderai si tu leur as posé la question."

Au début, ce n'était donc que les après-midi !
C'est ça. Plus quelques coups de fil ou des rencontres à ma façon. Un café avec Hugo, dans un petit bar à Lyon, car ma belle-famille y habite. Cédric (Carrasso), avec qui j'ai davantage de complicité depuis dix ans et qui a joué à l'OM et à Toulouse, je n'avais pas besoin de venir à Paris pour le voir. Et je rencontrais Steve Mandanda au Castellet, près de Marseille, quand j'allais y rouler. Je l'appelais et on se voyait. Les mauvaises langues disent que je ne les voyais jamais, mais ça fait partie du système, je le sais... Ce n'est pas grave, je connais le milieu.

Dans le détail, vous vous y prenez comment avec eux ?
Justement, avec des petits détails ! **Ces trois-là, on prétendait au départ que c'étaient des attaquants dans leur surface. À mes yeux, ils ne l'étaient pas assez. J'estimais plutôt qu'ils avaient bien deux ou trois mètres à gagner dans leur jeu.**

Comment fait-on gagner ces trois mètres-là à des gardiens déjà expérimentés ?
Un gardien n'est pas uniquement là pour arrêter les ballons, mais aussi pour jouer avec les pieds. Pour moi, un bon gardien, c'est celui qui casse les actions adverses le plus haut possible. Il doit être audacieux, avoir confiance en lui. Tous les trois ont les qualités de pied, de main, mais la différence, c'est la tronche, qui te fait jouer plus haut. Jouer haut, c'est se faciliter la tâche. O.K., tu vas prendre

un lob de temps en temps, mais combien d'attaques tu auras annihilées en avançant dans le jeu, combien de ballons en profondeur tu auras coupés et combien de tête à tête incertains tu auras évités ? C'est au fil des discussions que tu leurs apprends ça. En fait, on ne leur apprend rien, on suscite, on échange, on capte l'attention en prenant des exemples puisés dans l'expérience. Évidemment, je me rends bien compte que je ne suis pas un technicien normal.

Depuis toujours !
Oui, je pense. **La première fois que Martini est arrivé chez les Bleus, comme coach, il avait un carnet, mais au bout de cinq minutes avec moi, il l'a jeté. (Il se marre.) Acide lactique, pas lactique, rien à foutre. O.K., il y a une base, mais on est tous différents, alors il ne peut pas y avoir la même règle pour tous. Au niveau international, c'est la personnalité, le charisme qui sont importants.**

Et quand Laurent Blanc a débarqué, il vous a aussi demandé si vous vouliez être son entraîneur des gardiens ?
Oui... et donc non ! Ce n'est pas parce que je suis plus proche de "Lolo" que de Domenech que j'ai changé d'avis. D'ailleurs, quand on s'est vu il m'a dit : "Je te connais, je ne vais donc pas te demander de devenir mon coach des gardiens, mais peux-tu poursuivre le même travail qu'avec Raymond, voire aller plus loin ?" Voilà.

Vous ne voulez vraiment pas endosser le rôle d'entraîneur des gardiens ?
Vraiment pas.

Ce n'est pas trop prenant, pourtant..
Ah oui, vous croyez ? Mais ce n'est pas qu'une question de temps. Je fais ce dont j'ai envie. Pour bien faire les choses, il faut avoir envie de les faire. Je ne sais pas faire à moitié. Je fais ou je ne fais pas. Donc, Lolo m'a laissé bosser. Il m'a dit : "Tu es libre." On a juste choisi l'entraîneur des gardiens ensemble (Franck Ravio).

Sans exigence particulière ?
Non, puisque Laurent m'a dit de travailler à ma façon. Tout était dit. Je fais ce que je ressens, dans un certain cadre. Là, je ne venais plus que les après-midi, mais j'arrivais à Clairefontaine comme l'ensemble du staff. En revanche, si le match avait lieu le mercredi, je repartais le

mardi, même s'il m'est arrivé de rester. Je ne veux pas être trop présent. Par exemple, le jour du match, je ne vois pas à quoi je sers. C'est à eux de toucher du doigt leurs propres besoins. Mais les deux jours précédents, on confronte tous les quatre nos impressions. Et ça vient, je le sens. **Avec lequel des trois travaillez-vous le plus facilement ?**
Peut-être Cédric, car c'est le plus expérimenté. Il est entier, on est assez potes. Son rôle est important, mais il ne faut pas se voiler la face, le plus important, c'est le

"number one". Je ne leur raconte aucun bobard, et comme, en plus, ce n'est pas moi qui décide qui va jouer ou pas... **On ne vous demande même pas votre avis ?**
Si, mais la décision finale ne m'appartient pas. Je dis ce que je ressens. Quelquefois, on n'est pas tous d'accord dans le staff, mais c'est bien.

Ils sont tous les trois réceptifs de la même façon ?
Oui... Enfin, non.

Qui est le moins bavard des trois ?
Hugo et Steve sont un peu pareils. Je n'ai pas besoin qu'ils soient bavards. À ce niveau-là, le problème, ce n'est pas le terrain, c'est ce qui se passe autour. Et moi, mon travail est de leur éviter 5 % des pépins qu'ils guettent. Ce n'est pas énorme à vos yeux, mais ça peut faire la différence. Pour moi, aucun des trois n'a encore le niveau international. Il faut du temps. En 2008, en Suisse, Steve était sur le banc. En 2010, en Afrique du Sud, Hugo a fait trois matches, et on sait lesquels, alors que les deux autres étaient sur le banc. Aucun des trois n'a vécu pleinement une expérience.

Comment les avez-vous retrouvés après 2010 ?
Hugo était le plus touché. Je lui ai expliqué que ça faisait partie d'une carrière. Il ne faut pas s'arrêter là-dessus. Je me suis fait contrôler positif au cannabis, ça fait aussi partie du bagage, mais ça ne m'a pas empêché d'être champion du monde et d'être considéré comme le meilleur gardien au monde pendant deux ou trois ans. Ce sont les



AUCUN DES TROIS N'A ENCORE LE NIVEAU INTERNATIONAL.

BIO EXPRESS

40 ans. Né le : 28 juin 1971, à Lavelanet (Ariège). International A (87 sélections, 49 buts encaissés). PARCOURS (gardien) : Toulouse (1986-1992), Marseille (1992-1995), Monaco (1995-2000), Manchester United (2000-décembre 2003), Marseille (janvier 2004-2006). PALMARES : Coupe du monde 1998 ; Coupe des Confédérations 2003 ; Championnat d'Europe des nations 2000 ; Ligue des champions 1993 ; Championnat de France 1997 et 2000 ; Championnat d'Angleterre 2001 et 2003 ; Trophée des champions 1997 ; Championnat de France de L2 1995.

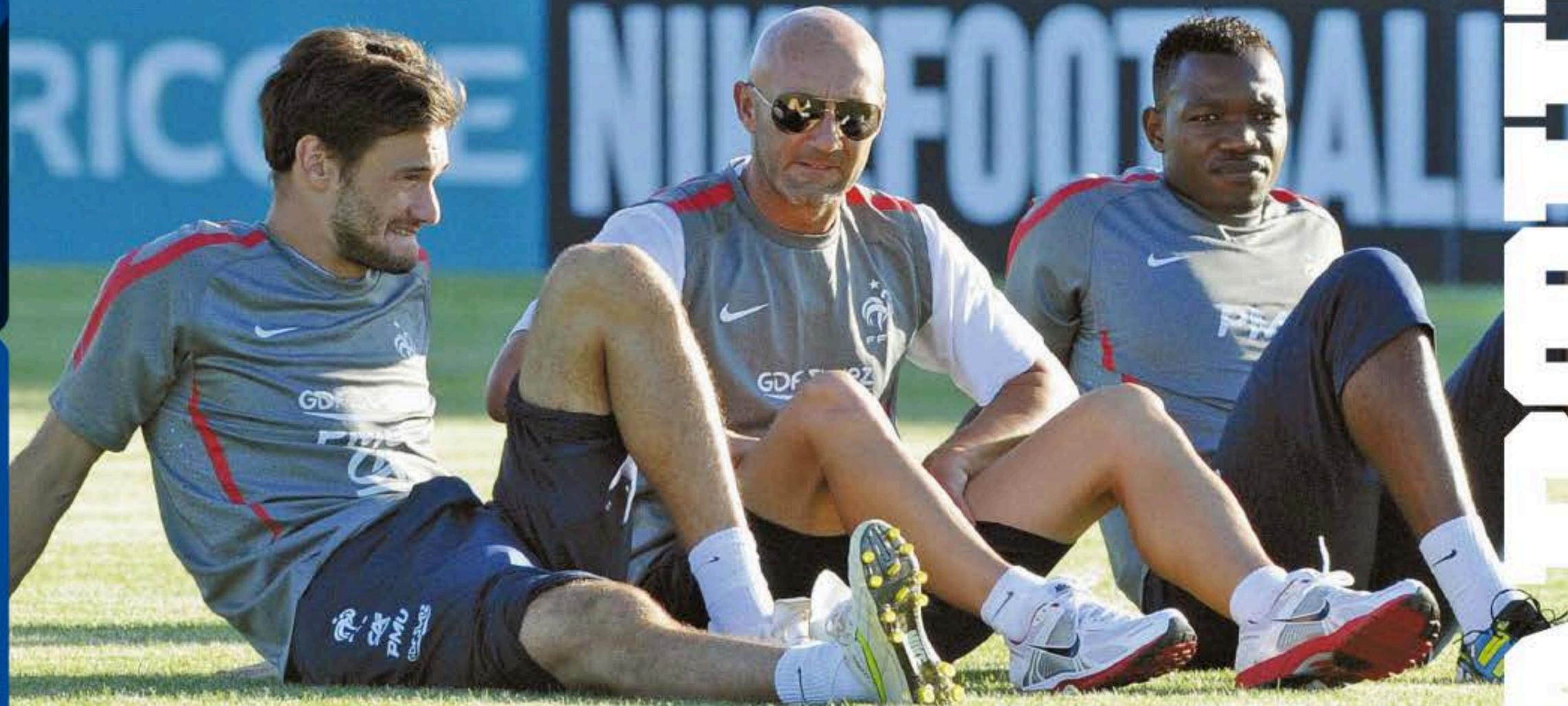


ENTRETIEN



SI C'ÉTAIT POUR LE POGNON, JE PASSERAIS LES DIX JOURS COMPLETS À CLAIREFONTAINE PUISQUE JE SUIS PAYÉ À LA JOURNÉE.

Lloris et Mandanda bénéficient des conseils d'un entraîneur des gardiens sans diplôme mais au vécu considérable.



QUAND « FABULOUS FAB », reconverti dans l'encadrement des gardiens en équipe de France et le pilotage de bolides, parle de ses successeurs, c'est avec affection, précision et passion. Mais sans concession.



PATRICK DESMALTRE à Toulouse
@pdesmaltre@lequipe.fr

RENDEZ-VOUS A ÉTÉ PRIS À TOULOUSE, dans une brasserie où Fabien Barthez a ses aises, près de la place Wilson. Il s'excuse pour le quart d'heure de retard. La circulation entre midi et 14 heures y est épouvantable. Et pour se garer, cela relève du parcours du combattant. Accompagné de son coéquipier auto, Morgan Moullin

Traffort, il s'attaque à une côte de bœuf avant d'évoquer sa vie chez les Bleus, son travail avec les gardiens de but, qu'il côtoie depuis 2009, et les derniers soubresauts de l'équipe de France.

« Les polémiques autour du prolongement de contrat de Laurent Blanc, de son salaire, d'un staff trop étoffé, trop cher aussi... Qu'en pensez-vous ?

C'est du vent ! Dans le sens où ça n'est pas l'essentiel, à mes yeux. Est-ce important de savoir ce que le staff touche ou ne touche pas ? Moi, je regarde le résultat final, car c'est tangible.

Votre salaire est étalé dans la presse, ça vous énerve ?

Non, je ne perds pas d'énergie avec ça.

On évoque 90 000 € par an.

Un peu moins, quand même. Je touche même moins qu'à l'époque de Domenech ! Je travaille plus, je gagne moins (rire). Mais bon, qu'importe. O.K., le staff perçoit une certaine somme, comme les joueurs du monde entier. Mais personne n'a mis le couteau sous la gorge de quiconque pour signer les contrats. Si ça ne convient pas au président Le Graët, qu'on se sépare. On se serre la main, merci et au revoir. Ce n'est pas compliqué.

Et vous, dans cette affaire ?

Aucun problème. Il faut bien être payé pour son expertise, non ? Là, on parle de mecs qui ont été champions du monde. Ils ont un prix. Encore une fois, on ne force personne ! En l'occurrence, je ne raisonne pas à partir de l'argent qu'on touche. C'est vrai, je n'ai plus besoin de travailler, mais, surtout, je n'ai pas envie qu'on m'em... sur ce sujet-là. On sait bien la carrière que j'ai eue, les clubs où j'ai joué. On n'est pas là pour prendre des ronds, mais ce serait manquer de respect au travailleur que je suis que je le fasse gratuitement.

En clair, vous n'avez pas besoin de monter à Clairefontaine pour gagner votre vie !

Si c'était pour le pognon, j'y passerais dix jours complets (durée d'un stage) puisque je suis payé à la journée ! Or, je ne le fais pas. C'est moi qui ai demandé à être rémunéré à la journée. Si je courais après l'argent, je ferais le stage de quinze jours avant l'Euro et tout l'Euro. Or, non. Demain, donc, si l'on me dit : « Fabien, c'est fini », pas de problème, on se quitte bons amis. L'objectif, ce sont les Bleus, ce n'est pas nous, pas moi.

« Ils sont plutôt mes petits frangins »

Ce genre de débat vous énerve ?

Dans cette discussion, on touche un peu à l'intégrité des gens, non ? En tout cas, oui, je ressens ça comme ça : je viens prendre des ronds en équipe de France ! C'est gros. On discute argent, on donne des leçons, mais qui est venu chercher Blanc ? Et puis, il y aurait trop de monde dans le staff... Mais, que je sache, je ne viens prendre la place de personne ! Le pouvoir, je m'en moque. Je viens partager ma passion, avant tout. Blanc peut être dès demain entraîneur d'un des plus grands clubs d'Europe. Jean-Louis Gasset peut le suivre. Boghossian peut redevenir coach de golf et gagner bien plus d'argent. Il faut calmer le jeu. L'objectif, c'est que tout le monde gagne, mais on l'oublie.

On vous a fait des remarques à ce sujet ?

Non. Mais comme je ne suis pas là pour foutre le bordel, si on me dit que je suis en trop, je pars. Il faut juste savoir qu'on est professionnels. Depuis que je suis né, mon fonds de commerce est





choses de la vie, de mauvaises expériences. Il ne faut pas les garder comme un poids, il faut s'en servir, mais ne pas culpabiliser.

En quoi chacun a-t-il progressé depuis que vous les côtoyez ?

Cédric, depuis qu'il est à Bordeaux, a les épaules qui se sont élargies. Le costume n'est plus trop grand pour lui. Il prend du poids dans le groupe, il est plus posé aussi. À Marseille, il était foufou sur un terrain, il sortait de sa surface sans réfléchir. Même si je crois qu'il faut aller de l'avant, il faut aussi ne pas exagérer ses sorties. À l'OM, Cédric sortait trop. Steve a progressé en gravissant les échelons et, surtout, en rétrogradant de numéro 1 à numéro 2 chez les Bleus. Il avait la fragilité d'un jeune et cette marche arrière lui a servi. Il est meilleur numéro 2 qu'il ne fut numéro 1. Il a tout explosé au départ, sans pression, puis il s'est frotté au plus haut niveau... Il a progressé en montant plus haut qu'avant, mais entre-temps Hugo Lloris l'a doublé.

À l'époque, vous n'aviez laissé entendre qu'à vos yeux Lloris était le numéro 1, alors qu'il n'était encore que la doublure du Marseillais !

Je m'en souviens. Je sentais une plus grande marge de progression chez le Lyonnais. L'avenir l'a prouvé.

En quoi a-t-il le plus grandi ?

En volume de jeu. Il occupe sa surface, il a de la personnalité dans son rectangle, mais il doit en acquérir davantage encore. Et puis, on sent que le mec n'a pas besoin d'ouvrir sa gueule pour s'affirmer.

Techniquement, aujourd'hui, que lui manque-t-il ?

Rien. Il a la confiance, le jeu au pied. Il lui faut des matches, des matches...

N'est-ce pas un club de gardiens un peu fermé ?

Ce sont les trois meilleurs !

Y en a-t-il d'autres qui pourraient prétendre à l'équipe de France ?

Je ne vois pas qui !

Le Stéphanois Ruffier, le Lillois Landreau...

Ruffier, quand il est venu chez les Bleus, je lui ai dit de faire gaffe : "Tu prends de l'envergure, mais attention au contrecoup !" C'est un type adorable. Il est entier, peut-être un peu trop. Il est passionné. Il me ressemble, franc du collier, même s'il est plus sanguin que moi. Après 2010, on a vu la suite... Il est descendu avec Monaco alors qu'il avait le brassard. Pour être capitaine, il faut tout maîtriser, et lui n'avait plus l'énergie pour assumer son rôle de gardien. Il n'y est pas parvenu. Il se reconstruit chez les Verts. Un gardien-capitaine, c'est encore autre chose qu'un joueur de champ capitaine. Un gardien n'est pas là pour dépenser de l'énergie inutile dans un match.

C'est dangereux, dans ces conditions, que Lloris ait été nommé capitaine des Bleus, non ?

Je ne sais pas... Raymond m'avait dit en 2006 : "Je laisse le brassard à Pat' (Vieira) plutôt qu'à toi parce que tu es gardien." Alors qu'il a eu Micka Landreau comme capitaine des Espoirs pendant vingt ans... C'est sûr, il y a deux ans, on ne pouvait pas penser qu'Hugo serait

capitaine, car on n'avait pas de stabilité chez les Bleus. Aujourd'hui, c'est différent. Il m'apparaît être le mec le plus responsable de tous, le plus posé. Mais cette responsabilité supplémentaire va lui occasionner des soucis, et il va s'en rendre compte, peut-être même être handicapé.

Mais techniquement...

(Il coupe.) Ça ne veut rien dire que le capitaine soit à soixante mètres de l'action litigieuse. Et l'attaquant-capitaine qui doit revenir à l'arrière ? Comme si l'on appelait le capitaine à tous les matches ! Et puis, l'objectif du foot, n'est-ce pas que l'arbitre n'appelle jamais le capitaine ? Hugo est un mec respectueux, intègre, qui parle peu aux journalistes ou ne leur dit pas grand-chose (sourire). C'est bien.

Vous-même, vous êtes-vous inscrit dans la durée avec cette équipe de France ?

Je n'en sais rien du tout ! Cela dépend de beaucoup de choses et, en priorité, des intéressés. Demain, seront-ils toujours demandeurs ?

Vous ferez l'Euro 2012, en Ukraine et en Pologne ?

Non, je ne pense pas. Déjà, je ne suis pas accro aux stages longs, alors, les compétitions qui durent un mois... Mais, surtout, je veux que les gars se retrouvent confrontés à eux-mêmes. Je ferai une partie de la préparation, mais pas complètement, c'est sûr. Enfin, je crois...

C'est vous le patron. Et vous n'avez rien décidé !

Ce n'est pas la question d'être son propre patron. La question est : "Qu'y a-t-il de mieux pour les gars ?" Et non pour Barthez. Je n'aime pas les rencontrer les jours de match. Vous me voyez leur faire un clin d'œil, leur donner une tape sur les fesses, leur raconter une petite connerie ? Ces journées-là leur appartiennent et ils doivent les vivre eux-mêmes. Je ne suis pas là pour

servir de nounou.

Finalement, vous êtes un peu psychologue ?

Non, ils sont plutôt mes petits frangins. Ma seule fierté est qu'ils soient bons le week-end, qu'ils s'éclatent chez les Bleus et que je les aide à franchir les paliers, à effacer les petits désagréments de la vie que j'ai connus à leur âge.

Vous avez des diplômes ?

Que dalle ! J'en reviens à ce que je vous disais au début, avec Bruno qui m'expliquait que je devais récupérer entre deux exercices. Première nouvelle. Moi, si je m'arrêtais trois minutes vingt, je ne repartais pas après... Alors, il me disait une minute trente et je lui répondais qu'il me faisait ch... ! Avec Martini, très carré, c'a a toujours été dans cet esprit-là. Il faut s'adapter l'un à l'autre. Franck Raviot, son successeur, est un peu dans le même moule. Lui, il me dit que je suis "le feu" et lui "la glace". J'ai joué avec Bruno chez les Bleus en 1996 : il avait ses quatre paires de crampons cirés et moi deux paires de gants, dont une où il n'y avait qu'un gant ! Et une paire avec un crampon sur deux...

Vous allez être coach des gardiens combien de temps ?

Si on me garde ? Aucune idée ! Je vis un peu au jour le jour.

Si Laurent Blanc part ?

Je ne partirai pas obligatoirement. Je me répète, mais tout dépendra des gardiens. Avant tout d'eux. Ce sont eux qui décident. Souvent, ils éclatent de rire, mais c'est vrai. S'ils ne veulent plus de moi, qu'ils le disent. La priorité, c'est eux. Et puis, à un moment, ils n'auront peut-être plus besoin de moi. Ensuite, le nouveau sélectionneur voudra-t-il de moi ?

Et Blanc, a-t-il envie de rester ou de partir ?

Je ne sais pas. Et si je le savais, je ne vous le dirais pas. Lolo est venu pour construire, donc il ne veut pas partir. Mais il n'a rien à gagner, si ce n'est une fierté personnelle s'il réussit à emmener les Bleus là où il veut les emmener. C'est son ambition. Lui, il les protège, il les accompagne.

Croyez-vous qu'aujourd'hui vous êtes sur les traces du groupe que vous formiez en 1998 ?

Il y a encore des échéances, des caps à passer pour tout le monde. L'Euro 2012 constituera une bonne base de travail, un bon sujet de réflexion et d'observation. On sait, on sent déjà certaines choses, mais il ne faut pas s'arrêter là. Il faut en revoir certains en configuration. » R.D.



Au volant de sa Ferrari, Barthez a trouvé un nouveau terrain de jeu.



LE FOU DU VOLANT

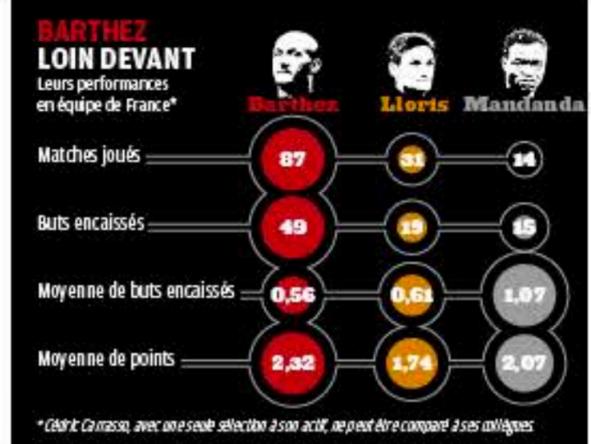
LES 28 ET 29 AVRIL, À NÎMES, Barthez va débiter sa saison de compétition de GTT Tour, avec huit week-ends de course. Une vraie passion qui n'a rien d'un caprice.

Classique. À la première courbe de sa première course, Fabien Barthez a fini dans le gravier. C'était il y a quatre ans, déjà. Un coup de frein de travers. Une mauvaise appréciation du bolide qui le précède. Une main sur le volant moins ferme que celle d'un gardien de but à la réception d'une frappe violente et lointaine. Et hop, dans le décor ! La malchance du débutant ? Plutôt le métier qui rentre à coups de tôles froissées et d'ego égratigné, avec alentour quelques sourires sarcastiques. L'histoire raconte qu'il a été vexé et a évité la presse, ce jour-là, aux Coupes de Pâques, à Nogaro. Plusieurs semaines de préparation, quelques nuits à rêver, un bolide entre les mains, pour quatre ou cinq secondes, pas d'avantage, de compétition. « C'est comme si j'avais été expulsé au bout de deux minutes de jeu lors d'une finale de Coupe du monde », se souvient-il. Barthez le savait, mais, cette fois, il a mieux compris que le sport automobile, peut-être plus qu'un autre, cultive avant tout

l'humilité. Surtout pour un homme qui a atteint en juin dernier la quarantaine, qui a tout gagné et qui n'aura plus jamais rien d'autre à gagner qu'une coupe ! Peu d'honneur donc, beaucoup d'amertume en revanche. Il s'en doutait avant même de s'asseoir dans un baquet, seul. Aimé Jacquet répétait souvent qu'il ne faut pas « bafouer le football ». Sur un circuit, c'est pareil. Jérôme Policand, son employeur au sein de l'écurie Sofrev-ASP et ancien pilote de course, ne lui a pas dit l'inverse. « Je lui ai mis le pied à l'étrier de façon hasardeuse », se souvient-il. Passionné de voiture, l'ancien meilleur gardien du monde était venu rouler dans sa Porsche, en privé, à Nogaro. « J'ai fait quelques tours avec lui et, comme je crois savoir juger un pilote, j'ai considéré qu'il avait du potentiel et des

aptitudes. Il avait la trajectoire dans l'œil. Aussitôt, je lui ai proposé un deal (lire encadré). C'a bien collé entre nous. » Le virus est contracté et plus rien ne sera comme avant. Il ne roule plus « comme un petit con » pour aller vite. Il ne sera jamais qu'un amateur éclairé du sport automobile, car les pros débutent bien avant, en kart par exemple, dès l'âge de dix ans. **DIX-HUIT BOUTONS À GÉRER SUR SON VOLANT...** « Seulement, la conduite peut m'emmener en gentleman jusqu'à cinquante ou cinquante-cinq ans, et ça me va », sourit Fabien Barthez, le regard brillant, les yeux comme des billes. « Le jour où j'ai enfilé la combinaison, les gants, la cagoule... se rappelle-t-il. Heu, non, j'avais oublié la cagoule, un peu comme un de mes gants de foot, avant... Mais qu'est-ce que j'ai été

ARI VATANEN LUI A CONSEILLÉ DE FAIRE LES CHOSES DANS L'ORDRE



ON SENT QUE LE MEC (LLORIS) N'A PAS BESOIN D'OUVRIER SA GEULE POUR S'AFFIRMER.



Barthez ne se contente pas de piloter, il démarché aussi les sponsors.

L'AN PROCHAIN, IL ESPÈRE COURIR LES 24 HEURES DU MANS

volant de sa Ferrari aujourd'hui, de sa Porsche hier. « Quand j'étais plus jeune, j'étais accro, déjà. Tout petit, je ne jouais pas aux cow-boys et aux Indiens, mais aux petites voitures. Avec ma première paie dans le foot, j'ai acheté une Super 5 GL, puis des Porsche, dont la fameuse grise bi-turbo 996. Je ne l'ai gardée que deux mois car je partais ensuite à Manchester. » C'est à Monaco qu'il y a pris goût. « Mieux, c'était l'extase totale », révèle-t-il. En cinq ans, il n'a raté aucun Grand Prix de F1 sur le Rocher. Avec son coéquipier de l'ASM Willy Sagnol, également fondu de vitesse, il dévalait La Turbie « bien trop vite ». Désormais, il conduit une berline. Pépère. « On m'avait assuré que lorsque j'aurais pris goût à rouler sur un circuit, je n'aurais plus envie de foncer dans la vie normale. Le circuit est mon nouveau terrain de jeu. » Il marche sur les traces de son modèle, l'ancien skieur Luc Alphand, qui a gagné le Dakar. « Mais moi, je n'y courrais pas, ça me ferait trop peur. »

Pourtant, à 230 km/h, au Castellet, Barthez n'est pas effrayé dans le cockpit, juste un peu secoué comme un prunier. « Alors, je ne vous dis pas à 300 km/h, comme Olivier Panis, l'ancien coureur de F1, un autre de mes partenaires de l'écurie... » En réalité, il se construit petit à petit, sans brûler les étapes. C'est Ari Vatanen qui le lui a conseillé. Il ne court après rien, de toute façon. La gloire, il l'a. Et ce qui va avec, aussi. L'ancien grand champion du monde finlandais de rallye l'a averti, au cours d'un des nombreux repas qu'ils ont pris ensemble. « Dans le sport, et en particulier dans le sport auto, il faut tout faire dans l'ordre : tu dois te constituer un bon réseau, m'a-t-il conseillé, et après seulement tu piloteras. Cela fait deux ans que je bâtis une équipe. » Les choses (vraiment) sérieuses commencent. Au printemps, les 24 Heures de Spa, en Belgique, sont au menu de l'écurie. Il fera équipe avec Panis et Éric Debard. Et, l'an prochain, les 24 Heures du Mans. Un vieux rêve. ■ P.B.

heureux ! » C'est un enfant, en effet. Mais un enfant doué. « Comme peut l'être un sportif de haut niveau, souligne Policand. C'est quelqu'un de pragmatique, qui va aussitôt aux priorités. Il voit vite, il voit avant et apprend tout aussi rapidement. Il y a tout de même dix-huit boutons sur un volant, et je ne me souviens pas l'avoir pris en défaut là-dessus après lui avoir expliqué une fois à quoi ça servait. » Son partenaire, Morgan Moullin Traffort, acquiesce. « Il pige vite, en effet. La vidéo, la caméra embarquée, tous les à-côtés où tu ne peux pas te mentir, il assure. » Résultat ? C'est un pro dans son genre. David Hallyday, qui court dans sa catégorie, est dans le milieu depuis près de vingt ans, mais Policand pense que le footballeur est déjà sur ses talons. « J'espère même être devant lui en fin de saison »,

confirme l'intéressé. Après lui avoir abîmé quelques voitures – « Mais c'est le prix à payer pour un amateur », admet son boss –, Barthez caresse désormais la carrosserie de sa Ferrari rouge sang 458 GT3 et la couve du regard. Et sa conduite s'est assouplie, tout en se rapprochant des meilleurs. « Fabien roule aujourd'hui une seconde et demie-deux secondes sur un tour derrière un pro. Si l'on fait un parallèle avec un bon conducteur qui a un petit don pour la conduite, celui-ci tournera à dix secondes d'un pro. Cela pour vous situer où il en est après quatre ou cinq ans. »

« TOUT PETIT, JE NE JOUAI PAS AUX COW-BOYS, MAIS AUX PETITES VOITURES. » Fabien Barthez aurait un don pour la conduite ? En tout cas, il vit une passion au

400 000 € la voiture !

L'ANCIEN GARDIEN DE BUT DE L'ÉQUIPE DE FRANCE (87 sélections) se la coule moins douce que dans le foot. Depuis qu'il est l'un des pilotes du team Sofrev-ASP, il mouille davantage la combinaison. Il démarché, cherche de l'argent là où il se trouve. « Pas pour moi, car je ne gagne rien. En revanche, le budget annuel de l'écurie est de 350 000 € pour disputer le Championnat amateur. Et la voiture, ce sont 400 000 € pour trois pilotes. » Alors, à la télé, où il est consultant pour *Auto moto*, sur TF1, il soigne les à-côtés de son hobby. Si, auparavant, il rechignait à étaler le nom de son équipementier, il prend bien soin désormais de poser devant sa Ferrari de façon à ce que le photographe shoote les sponsors de l'écurie. Le sport auto reste un gouffre financier qu'il faut combler. « Mais je ne fais pas n'importe quoi pour autant... »

« CE N'EST PAS UN FOOTBALLEUR QUI ALLAIT VENIR LES EMMERDER. » Les partenaires financiers sont rares dans le milieu. L'autre soir, lors de

l'ouverture de la saison, au garage Ferrari de Toulouse, il a présenté sa voiture, mais aussi beaucoup serré de mains. Un exercice qu'il a appris à maîtriser depuis quelques mois. « En 2008, quand j'ai rencontré Fabien, se rappelle Jérôme Policand, ça tombait bien. On disputait la Carrera Cup, mais nos sponsors tournaient en rond. J'ai eu l'idée, pour qu'on parle de nous, de nous mettre un peu plus en avant. Moi, je ne pensais pas qu'il était passionné à ce point et j'ai trouvé que c'était un bon compromis entre nous. Il m'aide par sa notoriété et je l'aide à trouver un volant. » Une deuxième carrière pour l'ancien gardien des Bleus. « Je pense avoir été bien accueilli dans le milieu, estime-t-il. Au début, on m'a fait comprendre que ce n'est pas un footballeur qui allait venir les emmerder, mais c'est vite passé. Ma chance, c'est ma rencontre avec Jérôme, qui m'a ouvert toutes les portes. Aujourd'hui, je ne suis pas seulement pilote, je suis un peu homme d'affaires. Tout cela m'a fait sortir de ma bulle du foot. » ■ P.B.

